De *hoey* j'avais ensemencé aussi cent arpents.

J'avais couvert encore les fossés et les lisières de mes champs de *lieou-i* et de *kie-tche*,

Entremêlant de même le *tou-heng* avec le *tchi* dont le parfum se répand au loin [1].

XIV.

J'espérais que toutes ces plantations deviendraient hautes et épaisses ;

J'espérais les récolter, quand le temps en serait venu.

Si (je les vois aujourd'hui) fanées et détruites, est-ce là ce qui me donne de la tristesse ?

(Non) ce qui cause ma douleur, c'est (de voir) l'abandon dans lequel gisent tous les parfums.

XV.

Les nombreux (courtisans du prince) n'ont d'ambition que pour satisfaire leur avarice et leur gloutonnerie.

Repus, ils ne se lassent ni de poursuivre ni de solliciter ;

Jugeant intérieurement de chacun par eux-mêmes, pesant les autres hommes à leur propre poids,

Tous ont le cœur gonflé d'envie et de concupiscence.

XVI.

Ils se sont réunis tout à coup pour me chasser et me poursuivre comme une bête sauvage ;

Ce n'est pas ce dont mon cœur est attristé ;

Mais la vieillesse peu à peu menace de m'atteindre,

Et je crains de ne pouvoir illustrer mon nom pour la postérité.

XVII.

Le matin je bois la rosée suspendue aux feuilles de l'arbre *lan* ;

Le soir je me nourris des feuilles tombées de la chrysanthème d'automne.

Quand j'ai le sentiment d'être pur et sincère, de savoir choisir (le bien) et gouverner (mon cœur),

1. L'auteur continue de nommer des plantes aromatiques qu'il s'appropriait et qui, par une sorte de langage des fleurs, représentaient sans doute tous les mérites et toutes les vertus.

M'affligerais-je parce que la pâleur de la faim s'étend sur mon visage amaigri ?

XVIII.

Je prends des racines d'arbre pour nouer le *tchi*;

Je fais des guirlandes avec les fleurs tombées du *pi-li* :

Je mêle le *kun* et le *kouei* ; j'y joins le *hoeï* et je les tords ensemble ;

Je fais aussi avec le *hou-ching* de belles cordes d'une grande longueur [1].

XIX.

Hélas ! moi qui m'efforce de pratiquer la doctrine des anciens sages,

Je ne saurais me conformer aux coutumes de ce siècle !

Mais si je ne puis marcher d'accord avec les hommes de mon temps,

Je suivrai du moins l'exemple que nous a laissé Poung-hien [2].

XX.

Je n'ai cessé de soupirer et de laisser couler mes larmes,

Gémissant sur tous ceux qui sont nés (mes contemporains) et qui sont destinés à souffrir tant de misères.

En vain je me suis perfectionné, (en vain) j'ai su me dompter et me conduire ;

Le matin je disais des paroles sincères, et le soir j'étais un banni.

XXI.

Je fus congédié avec une ceinture de *hoeï*,

A laquelle on avait ajouté du *tchi* [3] ;

1. Cette strophe est une des plus obscures parce qu'elle est évidemment remplie d'allusions, et peut-être de jeux de mots renfermés dans les noms de ces plantes à l'époque où fut écrit le LI-SAO. Les commentateurs chinois ne dissimulent point leur embarras, tout en s'accordant pour dire qu'il s'agit toujours de plantes odoriférantes, ce qui montre que c'est toujours le développement des comparaisons entre les parfums et les qualités morales.

2. Poung-hien fut un sage et fidèle ministre de l'antiquité. Il faisait des représentations à son prince qui ne l'écoutait pas. De chagrin il se précipita dans un torrent et s'y noya. Ce vers mérite d'être remarqué puisque Kiu-youen y annonce déjà son dessein d'agir de même, dessein qu'il ne manqua pas d'exécuter.

3. Il est fait allusion ici à une ancienne coutume d'après laquelle le prince envoyait un anneau brisé au

Mais ce que mon cœur estime bon,

Dussé-je subir neuf fois la mort, je ne regretterais jamais (de l'avoir reçu).

XXII.

Je gémis de ce que la divine ordonnatrice est comme une eau troublée par la violence du vent,

A ce point qu'elle ne connaît plus le cœur de son peuple.

Des hommes sans valeur se sont montrés envieux de mon mérite [1];

De vulgaires chansons et de méchants propos m'ont représenté comme un débauché.

XXIII.

Quel est le comble de l'art et du talent dans le siècle où nous sommes?

Tourner le dos au compas et à l'équerre, et ne rien faire de régulier :

Ne pas regarder le tracé en ligne droite, afin de suivre librement la ligne courbe [2];

Se concerter pour employer des moyens ineptes et pour les faire adopter comme une loi.

XXIV.

Dévoré de chagrin, en proie aux plus cruelles inquiétudes, j'erre sans but et sans repos.

En ce temps qui est pour moi celui de la solitude et de l'abandon ma lassitude est extrême.

Mieux vaut chercher la mort et l'oubli de mes chagrins dans un torrent qui m'emporte;

Il est au-dessus de mes forces d'endurer plus longtemps une telle situation.

XXV.

Les oiseaux fiers et courageux ne se réunissent pas en troupe;

Depuis les siècles les plus reculés il en a toujours été ainsi.

Le rond et l'anguleux peuvent-ils s'adapter l'un à l'autre?

Ceux qui suivent des voies différentes sauraient-ils vivre en bon accord?

XXVI.

Mon cœur se soumet, ma volonté s'incline;

J'endure patiemment les reproches, mais je repousse l'injure.

Je garde ma pureté pour mourir dans la droiture.

Assurément, c'est ce que les anciens sages eussent estimé.

XXVII.

J'ai songé avec chagrin que peut-être je n'avais pas bien examiné la route parcourue;

J'ai levé la tête, je me suis tenu (un moment) immobile, j'ai pensé qu'il fallait revenir sur mes pas,

Retourner mon char, le ramener dans l'ancienne voie,

Et cesser de marcher en aveugle comme je l'avais fait trop longtemps.

XXVIII.

Pas à pas, je laissai suivre à mes chevaux les bords sinueux du lac, sur un terrain planté de *lan*;

J'arrivai sur des monticules couverts de poivriers, et je m'y arrêtai.

J'avais fait d'inutiles efforts pour détourner (le roi) de ses fautes :

Je rentrais dans la retraite, et j'allais reprendre mes premiers habits.

XXIX.

J'ai séché les feuilles de la châtaigne d'eau et du nénuphar pour orner mes vêtements supérieurs;

J'ai amassé des fleurs d'althæa pour orner mes vêtements inférieurs.

Je n'ai pas jugé que cela fût suffisant encore,

Et j'ai sondé mes sentiments intérieurs, pour m'assurer qu'ils n'étaient ni moins purs ni de moins bonne odeur.

deux, ou bien un demi-anneau, à son ministre, quand il avait résolu de le congédier. Au lieu d'un anneau, c'est une ceinture que Kiu-youen est censé avoir reçue, et cette ceinture est formée de *hoey* et de *tchi*, c'est-à-dire : de ces plantes odoriférantes symboles des qualités morales. Ceci est une manière de répéter que ses propres mérites sont l'unique cause de sa disgrâce.

1. Littéralement : *La multitude des femmes envie mes sourcils de papillons de vers à soie*, c'est-à-dire : les débauchés sont envieux de ma beauté (morale). Ici, comme dans quelques autres passages, j'ai cru pouvoir m'écarter du sens littéral quand j'ai rencontré le double écueil d'une grande bizarrerie et d'une extrême obscurité.

2. Littéralement : *tourner le dos au noir de la corde*. Il s'agit de la ligne droite imprimée sur une surface unie, au moyen d'une corde noircie et tendue que l'on a tirée à soi et laissé revenir ensuite sur elle même.

XXX.

J'ai porté très-haut ma coiffure,

J'ai vu ma ceinture chargée des plus précieux ornements [1].

Les parfums (les vertus) et les honneurs ont été réunis sur ma personne ;

L'éclat de mon brillant mérite, voilà du moins ce qu'on ne pouvait amoindrir.

XXXI.

(Comme j'agitais ces pensées) je promenai tout à coup mes regards autour de l'horizon.

Pourquoi n'irais-je pas visiter les quatre parties de l'univers inculte ?

(Peut-être) ma ceinture serait-elle de nouveau magnifiquement ornée;

(Peut-être) mes parfums seraient-ils enfin mieux appréciés.

XXXII.

Chaque homme a dans la vie une chose qui le réjouit plus que toute autre;

Moi seul je me délecte à cultiver constamment la vertu.

On couperait tous mes membres sans me faire changer de sentiment;

N'est-ce point là un témoignage qui fait bien connaître mon cœur?

XXXIII.

Niu-su [2], qui m'aime d'une affection tendre,

Souvent me réprimandait avec douceur en me disant :

Kouen (aussi) fut opiniâtre, et ce fut précisément ce qui le perdit;

Il périt à la fin d'une mort prématurée dans les solitudes de *Yu* [3].

XXXIV.

Pourquoi cette droiture excessive, pourquoi ce culte exagéré de toi-même?

1. Une coiffure de forme très-elevée était une marque de la plus haute dignité, et divers ornements d'or, de jade et de pierres précieuses ornaient la ceinture des grands officiers du royaume.

2. Niu-su était la sœur de Kiu-youen.

3. Kouen fut un ministre de l'empereur Yao, qui l'aida dans ses travaux pour l'écoulement des eaux, et qui, s'étant refusé à exécuter un ordre de son maître, fut abandonné par lui sur une montagne déserte appelée *Yu*, où il périt misérablement.

Pourquoi, seul entre tous, pratiquerais-tu la modération parfaite?

Les (mauvaises) herbes *tse*, *lou* et *che* remplissent le palais;

Convient-il que tu te sépares de tout le monde et que tu sois le seul à les rejeter?

XXXV.

De semblables propos ne devraient pas être répétés de porte en porte,

Alors que personne ne sait pénétrer mes sentiments intérieurs;

Mais nous sommes dans un siècle où l'on aime avant tout à se faire des amis, en se montrant de l'avis de tout le monde.

Pour moi qui vis solitaire et délaissé, qui voudrait seulement m'écouter!

XXXVI.

J'ai voulu me confier à un saint de l'antiquité pour lui soumettre ma ligne de conduite,

Lui ouvrir mon cœur affligé et chercher près de lui la vérité.

J'ai navigué sur le *Youen* et le *Siang*, j'ai gagné les régions méridionales;

Je me suis approché de Tchoung-hoa, et voici ce que je lui ai dit [1] :

XXXVII.

A Ki (appartinrent) les neuf régions et les neuf chants.

Hia-kang, ne songeant qu'à ses plaisirs, s'y abandonna sans réserve ;

Ne regardant pas devant lui, il ne prévit pas le danger;

Les cinq fils qui suivaient son exemple perdirent, avec lui, le chemin de leur palais [2].

1. Le *Youen* et le *Siang* sont deux fleuves qui parcourent les provinces méridionales de la Chine. Le *Youen* prend sa source au mont *Kieou-ni* où se trouve le tombeau du vieil empereur Chun, honoré sous le nom posthume de *Tchoung-hoa*. Le poëte va s'adresser aux mânes de cet empereur vénéré.

2. Ki fut fils et le successeur de Yu, le fondateur de la dynastie des Hia. Il avait assisté son père dans les grands travaux de desséchement qui rendirent le nom de Yu légendaire, et contribué à la division du royaume en neuf provinces, d'après le cours des fleuves et des canaux. Par là, il s'était acquis en quelque sorte neuf mérites, célébrés dans les neuf chants ou musique de Yu.

Hia-kang, c'est Kang de la dynastie des Hia; son histoire et celle de ses cinq frères sont rapportées dans le Chou-king.

XXXVIII.

Y, passionné pour les courses lointaines, passait avec délices toul son temps à chasser.

Il aimait à percer les grands renards de ses flèches;

Mais celui qui s'est emparé du royaume par un crime fait rarement une bonne fin.

Tcho, lui aussi, portait envie à la maison de son roi [1].

XXXIX.

Yao possédait un corps robuste;

Mais il avait des désirs effrénés qu'il ne cherchait pas à contenir.

Laissant couler ses jours dans la débauche et dans l'oisiveté, il s'oubliait lui-même;

Sa tête, enfin, paya cet oubli par une lourde chute [2].

XL.

Kié, des Hia, refusait constamment de rendre la justice;

Aussi s'attira-t-il de grands malheurs.

Cheou employa le sel et la saumure;

Aussi sa race ne dura-t-elle pas longtemps [3].

XLI.

Tang et Yu craignaient (le ciel) et honoraient (les sages).

Wen-wang. pratiquait la vertu et ne commettait aucune faute.

(Ces grands princes) distinguaient les hommes sages et capables, et leur confiaient le pouvoir;

Ils suivirent la ligne droite et ne s'en écartèrent jamais.

1. Y avait été le premier ministre de Siang, cinquième souverain de la dynastie des Hia. Il renversa et tua son maître; mais il fut lui-même assassiné par un de ses officiers appelé Han-tcho, qui convoitait à la fois son trône et sa femme.

2. Ce Yao était un fils que Han-tcho, mentionné dans la note précédente, avait eu de la femme de Y dont il avait fait la sienne. Il périt avec son père, l'an 2079 avant Jésus-Christ, mis à mort par l'héritier légitime des Hia, Chao-kang, qui avait ressaisi le pouvoir.

3. Kié est le dernier des Hia, et Chéou-sin) le dernier des Chang dont il a été parlé à la note 3, p. 412, col. 1. « Employer le sel et la saumure » rappelle un trait de férocité de Chéousin, qui avait fait mettre dans la saumure le corps mutilé de l'une de ses victimes.

XLII.

Le ciel empereur n'a ni partialité ni préférence;

Il juge les mérites des peuples, et choisit les délégués de sa toute-puissance;

C'est donc uniquement par l'active vertu d'une sainte sagesse,

Que l'on obtient (de lui) d'avoir la terre à gouverner.

XLIII.

Qu'on jette ses regards en avant ou qu'on les reporte en arrière,

On voit et l'on verra toujours les peuples prendre de la nécessité les mêmes conseils.

Que faut-il donc rechercher, si ce n'est la justice?

Que faut-il pratiquer, si ce n'est l'humanité?

XLIV.

Plusieurs fois j'ai bravé la mort en côtoyant des précipices,

Et jamais il ne m'est arrivé d'en avoir du regret.

Je me suis montré à contre-temps un sujet loyal et sincère,

Le même zèle valut jadis un supplice cruel à des sages qui nous ont précédé [1].

XLV.

Enchaîné dans le mal, je fais entendre ma voix désolée;

Déplorant d'être né dans un siècle aussi malheureux.

Le doux *hoey* me sert à essuyer mes larmes,

Dont l'abondance a mouillé jusqu'à la frange de mes vêtements.

XLVI.

J'étais à genoux, et j'avais étendu le devant de ma robe en prononçant ces paroles [2];

1. Encore un distique dont la traduction littérale serait peu intelligible. Le texte porte :

Non metiendo foramen, intromisi fibulam.

Equidem antiqui cultores (sapientiæ) propterea (conditi sunt) in muriâ et salsugine.

J'ai suivi l'interprétation d'une glose chinoise, pour fournir l'équivalence de la locution proverbiale contenue dans le premier vers. L'allusion que renferme le second est expliquée par une note ci-dessus.

2. C'était un antique usage d'étendre, en parlant, le

Je me sentis illuminé ; je connus que je possédais en moi la vraie doctrine.

Dès lors, je pouvais atteler les dragons blancs ; dès lors je pouvais monter sur l'oiseau céleste.

Tout à coup, poussière et tempête, je fus emporté vers le ciel [1].

XLVII.

Le matin, je me mettais en route, en partant du lieu appelé *Tsang-ou*.

Le soir j'arrivais aux jardins suspendus de *Huen-pou*.

J'aurais voulu m'arrêter un instant aux portes sculptées de cette demeure des immortels ;

Mais déjà le soleil qui s'abaissait rapidement était sur le point de se coucher.

XLVIII.

Je demandais à Hi et à Ho [2] d'arrêter la marche du temps ;

Les yeux fixés sur le (mont) *Yen-tse*, (je souhaitais que le soleil) ne se pressât pas (de l'atteindre) [3].

Que d'énormes distances à franchir, que de longues routes à parcourir!

Combien de fois je devais monter et descendre à la recherche d'un prince vertueux !

XLIX.

Mes coursiers se sont abreuvés aux eaux du lac *Hien* ;

Les guides (de mon attelage) ont été attachées aux branches du *Fou-sang* ;

J'ai pris un rameau de l'arbre *Jo* pour l'opposer au soleil.

Ainsi j'errais délicieusement, exécutant un magnifiquo voyage [4].

L.

Au loin, comme un précurseur, courait devant moi le conducteur de la lune ;

Le génie des vents me suivait, en précipitant son vol ;

Pour moniteurs de mon passage, j'avais la compagne du *Fong-hoang* et l'escorte des oiseaux célestes.

Le maître du tonnerre me recommandait d'être circonspect.

LI.

J'ordonnai à l'oiseau *Fong* [1] de se diriger vers les régions supérieures,

Et cela, d'un vol continu, sans s'arrêter ni jour ni nuit.

Je vis s'élever comme un tourbillon ; les esprits (qui m'escortaient) se dispersèrent,

Puis revinrent, amenant au-devant de moi les nuages et les nuées de toutes couleurs.

LII.

Instabilité, confusion, inconstance ! tantôt ils s'éloignent et tantôt ils se rapprochent ;

Bientôt ils se séparent et disparaissent, les uns dans les régions supérieures, les autres dans les régions inférieures.

Pour moi, je demandai au portier du maître des cieux de m'ouvrir la demeure céleste ;

Il se tenait appuyé contre la porte (du ciel), et il me considérait (sans m'écouter) [2].

LIII.

Le temps favorable s'épuisait ; il tirait à sa fin.

Je renfermai mes parfums méconnus et je restai debout, immobile.

Le monde est à la fois turbulent et troublé ; il ne discerne pas le (juste de l'injuste) ;

devant de sa robe, comme marque de profond respect. Kiu-youan avait observé ce cérémonial pour adresser aux mânes de l'empereur Chun les paroles qui forment le texte du poëme, depuis la strophe XXXVI jusqu'à la strophe XLV inclusivement.

1. Le sage qui est parvenu à posséder la vraie doctrine est en communication directe avec le Ciel. Il peut dès lors s'y transporter.

2. Deux astronomes de l'antiquité, mis au rang des demi-dieux.

3. Le mont *Yen-tse* était une haute montagne, derrière laquelle le soleil allait se coucher.

4. Le lac *Hien*, le *Fou-sang*, l'arbre *Jo*, et beaucoup d'autres fictions énumérées plus loin, sont autant de traditions mythologiques des anciens Chinois, sous lesquelles d'importantes notions historiques et géographiques sont sans doute cachées. Le cadre de cet ouvrage ne permettant pas d'insérer des notes d'un développement suffisant pour aborder ici ces questions d'une manière utile, je dois renvoyer le lecteur qu'elles intéresseraient à l'édition à part du LI-SAO spécialement destinée aux érudits et aux orientalistes, qui paraît en même temps que celle-ci.

1. L'oiseau *Fong* est l'oiseau céleste dont il a été question déjà.

2. Les gloses chinoises font remarquer, que le poëte n'a pas trouvé les cieux mieux gouvernés que la terre.

Il se plaît à laisser le mérite dans l'ombre, et à faire triompher les envieux.

LIV.

Le lendemain matin, je traversais le fleuve des *eaux blanches* [1],

J'arrivais au sommet de *Lang-foung* et là, j'arrêtais mon cheval.

Alors je jetai un coup d'œil en arrière, et je laissai couler mes larmes,

Déplorant que sur la haute montagne on ne trouve même pas une fille à marier [2].

LV.

Bientôt après, je visitais le fameux palais du printemps [3],

Je cueillais une branche de l'arbre *kiong* pour enrichir ma ceinture [4].

Je désirais ardemment, tandis que mon âge et mes talents sont encore en fleur,

Rencontrer la confidente de quelque déesse, et lui faire accepter un gage d'amitié [5].

LVI.

Je priai le dieu du tonnerre de monter sur ses nuées,

Et de chercher l'endroit où résidait Fo-feï [6].

Je priai Kien-sieou [7] de préparer sa ceinture de cérémonie,

D'être le médiateur selon les rites et d'engager les paroles.

LVII.

Instabilité, confusion, inconstance! tantôt il s'éloigne et tantôt il se rapproche ;

Tout à coup il montre des dispositions mauvaises, et dès lors, il devient difficile de le faire changer de sentiment.

Le soir, je me retirais sur la montagne *Kiong-che* ;

Le (lendemain) matin, je lavais mes cheveux dans le fleuve *Oey-pan* [1].

LVIII.

Fo-feï, d'ailleurs, gardait pour elle seule sa beauté, par orgueil et par mépris des hommes.

Journellement elle errait insouciante et dissolue.

Sans doute elle avait de belles qualités, mais elle ne pratiquait pas les rites.

C'est pourquoi je me retirai, je m'éloignai, et je portai mes recherches d'un autre côté [2].

LIX.

J'ai vu, j'ai exploré les quatre extrémités du monde ;

J'ai visité le ciel, et enfin je suis redescendu sur la terre ;

Alors j'ai aperçu de loin la haute estrade ornée de pierres précieuses,

Et la belle fille du royaume de *Yeou-soung* qui s'y tenait assise [3].

LX.

J'appelai l'oiseau *Tchin* afin qu'il me servît de médiateur pour la demande en mariage ;

L'oiseau *Tchin* me répondit que cette princesse était sans vertu.

1. Fleuve qui prend sa source dans le *Kouen-lun* entre le second et le troisième sommet. *Lang-foung* est le nom du second sommet.

2. C'est-à-dire un prince vertueux, avec lequel on puisse contracter une union parfaite.

3. Résidence du dieu qui préside au printemps.

4. L'arbre *kiong* était un arbre fabuleux, gigantesque, dont le fruit donnait l'immortalité. Quelques commentateurs disent que c'était un arbre de corail ; le corail est le symbole de la beauté immuable.

5. C'est-à-dire : me faire bien venir du confident de quelque roi vertueux, qui me donnerait accès auprès de son maître.

6. Fo-feï était une fille de l'empereur Fouh-hi, qui se noya dans le fleuve Lo et devint après sa mort la divinité des fleuves et des torrents.

7. Kien-sieou était un ministre de Fo-hi.

1. Le mont *Kiong-che* est situé dans l'ancien royaume de *Heou-hi*, aujourd'hui partie intégrante de la province de *Kan-sou*. — Le fleuve *Oey-pan* coule non loin de là. Le poëte a donc quitté l'Olympe chinois pour redescendre sur la terre. Le dernier vers fait allusion à un passage du Meng-tse, et indique un changement de résolution.

2. Ce dernier vers dont tous les caractères sont des verbes, à l'exception d'une particule, et qui présente cette série de mots *venire, abire, relinquere et mutare, quærere*, est interprété très-différemment par les commentateurs du Li-sao. Les uns en rapportent le sens à Kiu-youen, c'est la version que j'ai adoptée ; les autres pensent que l'allusion se poursuit entre le caractère de Fo-feï et celui du prince qui a disgracié le poete, en traduisant ainsi : elle allait au devant (des sages), mais elle les abandonnait aussitôt, pour le plaisir de changer (de ministres) et d'en chercher d'autres.

3. Princesse des premiers siècles de l'histoire de la Chine, célèbre par sa beauté. Son père, le roi de *Yeou-soung*, lui avait fait construire une estrade ornée de pierres précieuses, où elle prenait ses repas.

En ce moment, l'oiseau *Hioung-hieou* traversa l'air en chantant ;

Je détestai également leur légèreté et leur perfidie [1].

LXI.

Incertain comme le chien, méfiant comme le renard,

J'aurais voulu porter ce message moi-même, mais cela ne se pouvait pas.

Pendant ce temps, le *Foung-hoang* avait reçu déjà un mandat auguste ;

Je compris, dès lors, avec douleur que je serais prévenu par Kao-sin [2].

LXII.

Je voulus m'en aller bien loin, sans savoir où je m'arrêterais ;

J'errai çà et là pour adoucir mon chagrin.

Ah! si j'avais pu arriver avant le mariage de Chao-kang,

Il me serait resté du moins les deux jeunes filles de Yeou-yu [3]!

LXIII.

La raison manque de force si son interprète manque d'éloquence;

Alors, il est à craindre que les paroles demeurent inefficaces.

A la fois turbulent et troublé, le monde est envieux de tous les sages;

Il aime à étouffer le mérite autant qu'à répandre de méchants bruits.

LXIV.

Le gynécée qui renferme les belles filles étant d'un si difficile accès,

Et (d'autre part) le roi éclairé dédaignant d'exercer sa vigilance,

Je dois refouler les sentiments qui m'oppressent, je dois nourrir un stérile dévouement.

Comment pourrais-je supporter cela jusqu'à la fin des siècles [1]?

LXV.

J'ai cueilli l'herbe magique pour faire un sortilége avec les tiges de la plante *yaï* ;

J'ai évoqué l'esprit de Ling-fen [2], afin que ce fût lui-même qui parlât.

L'oracle a répondu : l'union de deux époux vertueux est assurément décrétée ;

Mais, ici, qui aura foi dans tes mérites, et qui se tournera vers toi ?

LXVI

Considère la vaste étendue des neuf régions ;

Celle-ci serait-elle la seule où pût se rencontrer une épouse accomplie ?

Voyage au loin, sans être méfiant comme le renard.

Quelle est la belle fille cherchant une union assortie qui te refuserait pour époux ?

LXVII.

En quel lieu les plantes aromatiques seraient-elles introuvables ?

Pourquoi ton cœur resterait-il attaché à ton ancienne patrie ?

Le monde est plongé dans les ténèbres ; ses yeux aveuglés ne discernent rien.

Qui m'assurera qu'il saurait reconnaître si je suis bon ou mauvais [3] ?

1. Ces oiseaux représentent allégoriquement les calomniateurs et les détracteurs.

2. La fantaisie atteint, ici et dans les strophes qui suivent, les limites les plus désordonnées. Ce n'est plus seulement dans le ciel que Kiu-youen invoque les ombres de l'antiquité. Redescendu sur la terre, il croit apercevoir une princesse légendaire des premiers temps de l'histoire chinoise et il songe aussitôt à l'épouser, bien qu'elle ait cessé de vivre depuis plus de 2000 années, et bien qu'elle soit précisément devenue de son vivant la bru de cet empereur Ti-kao-yang qu'il a la prétention de compter parmi ses ancêtres. Et tout cela pour dire allégoriquement qu'il voudrait rencontrer un roi vertueux, dont il devînt le ministre.

3. Il s'agit des deux filles d'un gouverneur de province demeuré fidèle au fils de son souverain légitime. Leur père les donna en mariage à ce prince appelé Chao-kang, lequel parvint, dans la suite, à reconquérir son trône.

1. C'est-à-dire : indéfiniment.

Encore une strophe dont la traduction littérale offrirait un sens vraiment inintelligible. Le premier vers dit : « l'appartement où l'on entre par la porte *koui* (petite porte de l'appartement réservé dans un palais aux jeunes filles non mariées) étant profond et retiré; » allusion aux obstacles insurmontables qui ont empêché le poëte d'arriver jusqu'à Fo-feï. Le second vers dit : « Le roi éclairé (par excellence) ne veillant pas (à ce qui se passe aux portes même de son palais); » allusion à ce que Kiu-youen n'a pas même pu se faire écouter par le gardien des portes du Ciel. — Cette dernière allusion n'est pas, comme on le voit, exempte de flatterie, puisque le roi de Tsou ne saurait se plaindre d'être comparé au maître du Ciel.

2. Célèbre devin de l'antiquité.

3. Les deux premiers vers complètent la réponse de l'oracle. Les deux derniers sont le commencement de la réponse du poëte.

LXVIII.

Les préférences et les aversions des hommes sont loin d'être toujours les mêmes;

Mais celles des gens de ce siècle sont particulièrement extraordinaires.

Ils portent à l'envi des sachets remplis d'armoise fétide,

Et disent qu'on ne doit pas mettre dans sa ceinture le *lan* des vallons retirés.

LXIX.

Ils ne sont pas capables seulement de distinguer les plantes et les arbres,

Comment pourraient-ils apprécier la beauté d'une pierre précieuse à sa juste valeur?

Ils ramassent de la boue et du fumier pour en remplir les sachets qui devraient parfumer leur ceinture;

Et disent que le poivrier du pays de *Chen* ne répand pas une bonne odeur.

LXX.

Je voulus tout d'abord suivre le conseil bienveillant de Ling-fen;

Mais, incertain comme le chien, méfiant comme le renard,

Je me dis : ce soir même, Vou-hien descendra (sur la terre) [1];

Je lui offrirai le poivre odorant et le riz purifié des sacrifices; (de cette façon) je l'évoquerai.

LXXI.

Cent esprits descendirent (du ciel), accompagnant (Vou-hien) et éclipsant le soleil [2];

Les esprits de la montagne des *neuf doutes* vinrent en foule au-devant d'eux [3].

L'auguste et glorieux cortége rayonnait d'un éclat divin;

L'oracle que j'allais entendre devait être favorable à mes vœux.

1. Très-célèbre magicien placé au rang des demi-dieux.

2. On représente toujours en Chine les esprits voyageant sur des nuages. Ce sont ces nuages qui éclipsent le soleil.

3. Il a été parlé déjà de cette montagne qui renferme le tombeau du vieil empereur Chun.

LXXII.

(Vou-hien) dit : « Efforce-toi de t'élever et de t'abaisser, monte et descends (avec persévérance);

Cherche avec soin le parfait accord de la règle et du compas.

Tang et Yu mirent leur gloire à chercher l'union (du prince et de ses ministres);

(Ils trouvèrent Tche et Kieou-yeou), et le parfait accord fut établi [1].

LXXIII.

S'il est un sage dont le cœur soit rempli de l'amour de la justice,

Qu'a-t-il besoin de médiateur pour négocier son mariage (avec le prince)?

Yue travaillait à la terre parmi les condamnés de *Fou-ngai*.

Wou-ting lui donna sa confiance et ne douta jamais (de lui).

LXXIV.

Lu-ouang avait brisé son sabre avec colère;

Il fut rencontré par Wen-wâng, des Tchéou, et obtint une charge élevée.

Ning-tsi récitait en chantant des vers;

Houan, (roi) de Tsi, l'entendit, et jugea qu'il devait en faire son ministre.

LXXV.

Saisis donc la fleur de tes ans qui n'est pas encore passée;

Profite de ce que le temps est opportun;

N'attends pas que le chant du *ti-koueï* se fasse entendre,

Donnant pour toutes les plantes le signal de la perte de leurs parfums [2].

LXXVI.

Ces richesses accumulées dans ma précieuse ceinture,

Dois-je souffrir (en effet) qu'on les tienne dans l'ombre indéfiniment?

1. Tang, c'est Tching-tang, le fondateur de la dynastie des Chang. L'empereur Yu est connu. Tche et Kieou-yeou furent leurs fidèles ministres.

2. Le *ti-kouei* est un oiseau mentionné dans le *Chi-king* dont le chant se fait entendre seulement deux fois par année : d'abord à l'approche du printemps, pour

Qui sait, d'ailleurs, si ces hommes pervers et sans croyances

Ne déchaîneraient pas leur envie contre elles et ne parviendraient pas à les anéantir?

LXXVII.

Si les temps sont changés, s'ils sont devenus des temps de trouble,

Quel (motif) pourrait encore me retenir?

Les plantes *lan* et *tche* sont changées aussi, elles ne sont plus odoriférantes.

Les herbes *tsiouen* et *houi* se sont transformées en herbes *mao* [1].

LXXVIII.

Pourquoi les herbes odoriférantes des anciens jours

Sont-elles devenues ces mauvaises herbes d'aujourd'hui?

N'en cherchez pas une autre cause

Que le tort qu'on se fait (aujourd'hui) en cultivant la vertu [2] ?

LXXIX.

Je pensais que dans le *lan* on pouvait du moins mettre sa confiance ;

Mais (maintenant) la réalité de ses vertus lui fait défaut, il n'en a plus que l'apparence.

Il a sacrifié son propre mérite afin de suivre le courant du siècle,

Et d'obtenir, à tout prix, qu'on le confonde avec les autres plantes en (faveur).

LXXX.

Le poivrier n'a plus d'éloquence que pour corrompre et pour amollir;

Il n'est point jusqu'à la plante *cha* qui ne veuille que le sachet (du roi) lui soit ouvert [3].

On songe uniquement à s'avancer et à parvenir.

annoncer le réveil de la nature, ensuite au septième mois, comme un signal de l'arrivée de l'automne et de la chute des feuilles.

1. C'est-à-dire : en mauvaises herbes.

2. Littéralement : Est-ce qu'il y a de cela une autre cause? L'interrogation équivaut ici à une affirmation.

3. L'éloquence d'un poivrier semble tout d'abord une expression bizarre ; mais on n'oubliera pas que les noms d'arbres et de plantes ne sont employés ici qu'au figuré. L'herbe *cha* est une herbe dont le suc est âpre et de mauvaise odeur.

Qui donc pourrait encore conserver le culte des (vrais) parfums!

LXXXI.

Les mœurs d'aujourd'hui sont d'imiter le courant de l'eau, qui obéit toujours à l'impulsion venue des régions supérieures.

Qui pourrait désormais se défendre des transformations et des changements !

Quand on voit qu'il en est ainsi du *lan* et du poivrier,

A plus forte raison doit-on s'attendre à ce qu'il en soit de même du *kie-ku* et du *kiang-li* [1].

LXXXII.

Ma ceinture, à moi, est la seule qui mérite une haute estime;

Négligée jusqu'à présent malgré ses qualités précieuses,

Ses parfums, toujours exquis, n'ont rien perdu de leur force ;

Son odeur inaltérable a conservé toute sa vertu.

LXXXIII.

Chantant, obéissant aux lois de l'harmonie, me distrayant ainsi de mon chagrin,

Je vais recommencer mes courses lointaines à la recherche d'une épouse [2].

Tandis que je jouis de la plénitude de mes mérites,

Je ne veux pas laisser un coin du monde sans y porter mes pas et mes regards.

LXXXIV.

Ling-fen, qui s'est montré favorable,

Choisit un jour heureux afin que je me mette en voyage;

Il brise une branche de *kiong* [3] pour faire un sacrifice;

Il en sème les précieux fragments qui remplacent le riz de l'offrande.

1. Le *kie-ku* et le *kiang-li* sont des aromates de médiocre qualité.

2. C'est-à-dire d'un roi vertueux qui me prenne pour ministre.

3. Voir pour l'arbre *kiong* la note 4, pag. 418, col. 1. *kiong* signifie, d'ailleurs, précieux.

LXXXV

Pour me servir d'attelage, il amène des dragons volants;

Pour embellir mon char, il prodigue le jade et l'ivoire.

Qui voudrait partager les sentiments d'un cœur éloigné [1] !

Comment hésiterais-je encore dans ma résolution de changer de patrie !

LXXXVI.

Je me dirige de nouveau vers les monts *Kouen-lun* [2].

La distance est grande, la route est longue à parcourir.

Des nuages de toutes couleurs flottent, au lieu d'étendards, au-dessus de ma tête [3];

Les clochettes de jade sonnent en faisant *tsieou tsieou*.

LXXXVII.

Le matin, je me mettais en route en partant du *bac céleste* [4];

Le soir, j'étais déjà sous le ciel d'Occident.[5]

1. Sous-entendu *du roi*, c'est-à-dire : d'un homme qui a perdu la faveur du roi.

2. Précédemment *Kiu-youen* s'est rendu au mont *Kouen-lun* proprement dit; maintenant il se propose d'aller plus loin encore, de traverser les chaînes de montagnes auxquelles le mont *Kouen-lun* avait donné son nom, et de gagner les bords de *la mer occidentale*, région intéressante à déterminer. Cette question de l'itinéraire suivi en imagination par *Kiu-youen* est une de celles que je me suis réservé d'examiner avec quelque développement dans mon édition à part du Li-sao.

3. Les chars de guerre et de cérémonie des anciens Chinois portaient des drapeaux fixés à l'arrière. Les nuages tiennent lieu de drapeau au poëte dans son voyage fantastique.

4. Le *bac céleste* est une constellation située près de la *grande ourse*. L'astronomie chinoise lui a donné ce nom parce que le soleil et la lune sont censés y passer le *fleuve céleste* ou voie lactée. Kiu-youen n'entend pas dire qu'il se trouverait le matin *dans* la constellation du *bac céleste*. Il use seulement d'une forme de langage indiquant qu'il est parti du lieu situé au-dessous de ce groupes d'étoiles.

5. Le texte porte *si ki* que l'on serait d'abord tenté de traduire par « aux extrémités de l'Occident; » mais le commentaire explique que *si ki* est le nom d'une montagne « sous le ciel d'Occident, » expression que j'ai conservée, évitant ainsi l'abus des noms chinois.

Le *Foung-hoang* me servait à son tour de drapeau superbe,

Planant à des hauteurs sublimes en m'abritant de son vol majestueux.

LXXXVIII.

Bientôt j'eus traversé le désert de sable [1];

Je suivis les bords de *l'eau rouge* en me récréant [2];

Je fis signe au dragon *kiao* de me servir de pont pour passer le fleuve,

Et je priai l'empereur d'Occident de me protéger [3].

LXXXIX.

Le chemin était long, et rempli de difficultés.

J'ordonnai que tous mes chars qui montaient par un étroit sentier s'attendissent les uns les autres.

Gravissant moi-même à pied le mont *Pou-tcheou* je tournai vers la gauche,

Et j'indiquai le rivage de la mer occidentale pour être le point de ralliement [4].

XC.

Mes chars sont rassemblés au nombre de mille;

J'ai disposé dans un bel ordre ces magnifiques rangées de roues et de chevaux.

J'attelle mes huit dragons aux allures ondulantes,

Et je retrouve avec orgueil mes étendards de nuages flottants.

XCI.

Cependant je m'arrête et je me modère,

Tandis que mon esprit (que je ne puis maîtriser)

1. Littéralement : « les sables liquides » (*lieou cha*) c'est le nom donné à la partie septentrionale du désert de *Gobi*, ou *Cha-mo*.

2. Fleuve qui, selon le commentaire, prend sa source au pied des monts *Kouen-lun*, du côté sud-est et qui se dirige vers le sud.

3. Quelques auteurs ont écrit que le dragon *kiao* était le crocodile. Ce serait alors une fiction assez surprenante que de le placer dans un fleuve sous la latitude de Peking.

4. Le *Pou-tcheou* est au nord du *Kouen-lun*, disent des commentaires. Il est plus difficile d'indiquer ce qu'on doit entendre ici par la mer occidentale.

s'élève toujours, et galope au loin comme un cheval fougueux.

J'ai consacré une journée entière à me délasser (ainsi)[1].

XCII.

J'étais parvenu aux sommités lumineuses et rayonnantes du ciel souverain;

Tout à coup, jetant les yeux de côté, mes regards sont tombés sur mon antique pays.

Le conducteur de mon char gémissait, mes coursiers semblaient accablés de tristesse;

Mon cœur s'est ébranlé; j'ai contemplé longtemps; je n'irai pas plus loin.

1. Les commentateurs chinois font eux-mêmes remarquer qu'il règne un grand désordre d'idées et d'images dans cette dernière partie du poëme. Ils l'expliquent par le trouble que l'excès du chagrin avait jeté dans l'esprit de Kiu-yuen, ce qui les porte à trouver là une nouvelle beauté.

CONCLUSION.

C'en est fait! Dans le royaume il n'est pas un homme.

Il n'est personne qui me connaisse.

Pourquoi la pensée de ma vieille patrie remplirait-elle toujours mon cœur!

Puisqu'il n'existe pas un (prince) avec qui l'on puisse gouverner selon la justice,

Je vais rejoindre Pong-hien; son séjour sera le mien[1].

1. Voir plus haut la note 2, pag. 413, col 2.

FIN DU SECOND VOLUME DE LA BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Paris. — Imprimerie Paul Dupont, rue Jean-Jacques-Rousseau, 41.



